

Marie Bélisle, Maude Smith Gagnon, François Godin

Jacques Paquin

Numéro 145, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66054ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2012). Compte rendu de [Marie Bélisle, Maude Smith Gagnon, François Godin]. *Lettres québécoises*, (145), 46–47.

★★★ 1/2

MARIE BÉLISLE

Je suis un livre

Montréal, Noroît, 2011, 60 p., 16,95 \$.

Un livre vous parle

Marie Bélisle nous offre un recueil qui propose un exposé remarquable sur les rapports entre le livre et le lecteur, mais on peut hésiter sur l'appellation de poésie.

Cette suite de cinquante fragments compose un long soliloque qui a pour narrateur le livre de « quelqu'une », qui s'avère être Marie Bélisle. Bien que, par convention grammaticale, le livre soit forcément masculin, il ne donne aucune prise à une sexualité de son discours. C'est un livre, voilà tout, et fort bavard, qui conclut chacune de ses pages par la reprise du titre (*Je suis un livre*) accompagnée d'un



MARIE BÉLISLE

aphorisme, du genre : « je suis un livre : / une trace dans l'indéfini catalogue de vos lectures » (p. 25). Ce livre possède une grande érudition et le trajet de la lecture est ponctué de liens hypertextuels qui renvoient, dans la marge, à une citation déclenchée par la présence d'un mot clé au sein du texte. Les écrits de Jacques Roubaud, de Simone de Beauvoir, de Michel Beaulieu et de Milan Kundera, pour ne nommer que ceux-là, interviennent en contrepoint de la trame principale. Cet essai miniature embrasse à peu près toutes les dimensions associées au pacte de lecture,

avec une élégance voire une préciosité que ne dénierait pas Barthes lui-même, que l'auteure a sans aucun doute assidûment fréquenté. À l'instar du mythique *Roland Barthes par Roland Barthes*, ne sommes-nous pas en présence d'un livre par lui-même ? Et ce livre, de littérature s'entend, bien que cette précision ne soit jamais donnée, proclame son utilité :

Je vaux bien tous les projets de loi, tous les rapports annuels, tous les relevés bancaires et tous les coran, talmud et autres bible de l'ancien monde et du nouveau. Et le temps de m'écrire et de me lire vaut bien toutes les heures passées à étudier le who's who, le cours de la bourse ou les théories de Freud. (p. 52.)

Et l'ouvrage de conclure : « Je suis un livre : / une impression essentielle. »

Le lecteur masculin se sent cependant mis à l'écart puisqu'il a semblé nécessaire, en dépit d'un sujet aussi « neutre », que ce livre s'adresse à une lectrice. Ensuite, sommes-nous bien toujours devant des poèmes ? Le livre répond à mon interrogation, à la toute fin : « Il n'y a pas d'image. Je suis un livre : / je ne suis pas un poème. » (p. 56)



★★★

MAUDE SMITH GAGNON

Un drap. Une place

Montréal, Triptyque, 2011, 94 p., 15 \$.

L'ennui est-il mortel ?

Maude Smith Gagnon a remporté en 2006 le prix Émile-Nelligan pour *Une tonne d'air*, un recueil qui était le fruit d'observations très méticuleuses, à la loupe, de petits événements anodins de la nature. Dans ce recueil-ci, elle franchit un pas de plus dans l'observation, mais en compilant des anecdotes qui ne font pas que frôler la banalité.

La locutrice rédige des lettres sans souci de les replacer dans leur ordre chronologique, histoire de priver le lecteur d'un récit, si minimaliste soit-il. Les tranches de vie se passent à Natashquan, au Vietnam, à Montréal ou, comme les titres des dernières divisions l'indiquent, « Cela pourrait être ailleurs », « Ou plus loin ». Ces scènes ne débouchent jamais sur une représentation distincte de ces lieux, puisque la grisaille les unifie tous. L'échange épistolaire est motivé par l'oisiveté de la jeune femme, quand elle ne sait pas « quoi penser de ce qui [l]'entoure » (p. 47). Aucune description ne suscite de l'intérêt ni même les actions de la principale intéressée. Mais le lecteur, quant à lui, en vertu du contrat de lecture qui veut qu'il se-passe-quelque-chose dans un texte, à quelque point de vue que ce soit, arpente les terrains vagues et les places désolées, sans que le texte qu'il est en train de lire lui transmette la moindre émotion ou une ombre de signification. Il y a des tables, des personnes assises, le vent, le soleil et les nuages, des descriptions brèves de mobiliers réduits à leur plus simple expression, et où l'incurie des intérieurs ne tend aucune perche interprétative de quelque ordre que ce soit, car



MAUDE SMITH GAGNON



[I]es objets, comme les paysages, existent autour de moi sans autre mérite que celui-là. Ils ne m'apportent aucun sens. Mais le fait de les partager avec toi, oui. (p. 86)

Hors cet ennui, l'observatrice n'est jamais vraiment absorbée par ce qu'elle perçoit, elle fait tout par distraction ou pour tuer le temps. L'insignifiance comme un des beaux-arts ? Sur le site du prix Nelligan, l'auteure formule son objectif : elle « s'intéresse à l'embarras dans lequel nous place l'expérience de la monotonie ». Ah ! ses lecteurs seront-ils embarrassés par cette expérience de lecture ? Quant à moi,

le recueil m'a laissé tiède, mais je dois reconnaître qu'il faut un certain talent pour ne pas créer de vagues ni faire entendre de couac ! sur

près d'une centaine de pages qui maintiennent l'atonalité. Du talent mais aussi du culot, il va sans dire, car nous sommes plus habitués à ressentir le désœuvrement dans la contemplation de peintures ou de photographies que dans une suite poétique.

☆☆ 1/2

FRANÇOIS GODIN

La victoire jamais obtenue

Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2011, 82 p., 12 \$.

Un poète dans son arène

Le premier recueil de François Godin est sous le signe d'un combat, d'une quête presque héroïque, comme le proclame ce vers qui pourrait lui servir de programme : « J'habite un territoire de victoires à conquérir » (p. 16).

Le mot « victoire », qui trône en tête du titre du recueil comme une enseigne, étonne à l'heure où les grands récits et les odyssées sont devenus suspects, parce qu'ils signalent un certain aveuglement quant à notre piètre disposition à pouvoir embrasser tous les possibles de l'existence.

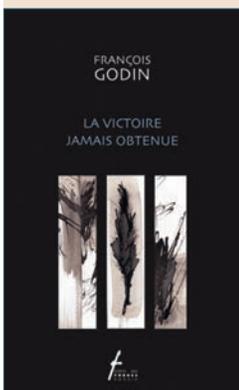
Le poète se définit lui-même comme « une victoire jamais obtenue » (p. 13). Victoire sur quoi alors ? Sur la chair d'abord, mais la chair de qui, rien ne permet de mettre le doigt dessus quand on ouvre la section « La chair incendiée ». Le poète, qui se conduit comme un gladiateur jeté dans l'arène, poursuit avec « Du cadavre qui ranime ses peaux d'écaïlle », où se précise la présence, oh très discrète, de l'amant. Mais pourquoi ces flammes, ces ensorcellements, cette « patrie sans fondateur »



FRANÇOIS GODIN

(p. 25) ? Pourquoi rencontre-t-on chez ce jeune poète le chapelet des mots inspirés du liturgique, où la délectation côtoie souvent la carcasse ? La répétition des « Je suis... », « tu es... », « je me... » où le sujet se sent obligé de se définir à chaque vers provoque l'agacement. Trop, le poète a peut-être voulu en faire et en dire trop, à la semblance de ces voix « qui prennent des accents de corporalité éphémère » (p. 77). Il vaut parfois mieux écrire à froid qu'à chaud. Mais la chute du recueil, elle, est prometteuse, parce que cette saturation d'images, qui conduit le recueil à se dégligner, ne peut être que profitable pour la

suite : « je reste avec la manivelle / Dans ma main » (p. 78). C'est la leçon du poème, que devrait en tirer le poète pour son prochain recueil, car il a du talent.



Le Cœur enveloppé

JOURNAL TROUBLANT D'UN EX-PSYCHIATRISÉ

DÉPRESSION. ÉLECTROCHOCs. PSYCHOTROPES.

Le récit de Gilles Simard se lit comme un polar, en frissonnant, à ceci près que tout ce qu'il raconte **est vrai.**

LES ÉDITIONS JCL

www.jcl.qc.ca

Conseil des Arts du Canada

Société de développement des entreprises culturelles Québec

Patrimoine canadien